

# En-Dire

En-Dire – La revue du cercle En-passe analytique – L'École

## « Qui de l'inédit mot consent »

### Au sommaire de ce numéro :

« Du savoir de l'analyste ».....	page 3
« Savoir, en vérité ».....	page 5
« D'un discours en Savoir ».....	page 10
« Désir, à s'dire ».....	page 13
« Angoisse 2.0 ».....	page 17
« Le savoir de la castration ? ».....	page 19
« Le désir d'analyste ».....	page 21
« Du désir d'analyste ! ».....	page 24



est la revue du Cercle En-Passe analytique-L'École  
[www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com)

**Responsable de la publication :**

Thierry Piras – Psychanalyste – 28 rue de Tolbiac Paris 13  
 Tél : 01.45.85.37.66

**Rédaction / Réalisation :**

Pascal Wilhelm

**Ont collaboré à ce numéro :**

Chantal Belfort, Sophie Berret, Martine Bourdin, Catherine Guettet, Thierry Piras

**Parution :**

2 numéros par an et numéros exceptionnels

**Tirage / Diffusion :**

Diffusion interne : tirage papier (30 ex. env.) et pdf  
 Diffusion gratuite – Contribution volontaire possible

*Toute reproduction complète interdite*

**C**hers lecteurs, chères lectrices, ce dernier numéro de la saison 2011/2012, offert à vous aux portes de l'été, vient couronner une année de vie de plus de notre association libre sous sa nomination de cercle En Passe analytique – L'Ecole.

Et alors que la prochaine saison s'annonce faite de nouveaux défis, que ses membres se sont accordés de relever non sans quelques fébrilités ou appréhensions, vers un grandissement au risque d'en trébucher de la cause du Savoir et des devoirs qui ne s'y échappent pas, prenons tout de même le temps d'en savourer la vue, à se retourner vers tout ce chemin parcouru, et se mirer à l'infini des possibles en reste à croiser jusqu'à.

Ce numéro de l'indicible donc, pour sa première formule à faire proposition thématique préliminaire à ses contributeurs, devrait donc nous en chanter – au moins peu ou prou – du « désir de l'analyste ». Ce qui n'a pas empêché aux articles ayant quelque chose à voir avec notre champ de réflexion, même d'un loin, d'y avoir trouvé toute leur place. Même la titraille de ce numéro six se sera commise au forfait de s'encoder de cette thématique ! Encore que là, pas vraiment de surprise, puisque c'était déjà tradition de notre rédaction depuis l'avant du un. Pour les prochains numéros, le nouveau bureau prêtera également du dire pour nous mijoter quelques thématiques à faire proposition à suivre ou à contourner d'un faire girouette. Et pour conclure, à nouveau je me fais le messager de la commission Revue, pour inviter nos lecteurs à s'autoriser de leurs contributions prochaines, avec et sans aides de plume, dans la marche vers l'En-Dire. *Pascal Wilhelm*

## Le (S)éminaire

*Hôtel Quality Suites\**  
19h30-22h00  
Participation : 10€

### Les jeudis

« **Transfert et petites choses d'analyse** »

7 juin et 21 juin.

*Et pour annoncer la saison prochaine :*

« **Le temps en psychanalyse** »

6 et 20 septembre, 4 et 18 octobre.

« **Le savoir** »

8 et 22 novembre, 6 décembre et  
3 janvier 2013.

## Les intensifs

*Hôtel Quality Suites\**  
9h30-19h00  
Participation : 145€

« **Le transfert** »

Le dimanche 17 juin 2012.

« **L'identification** »

Le dimanche 2 septembre 2012.

« **Fantasme, et petites choses  
de l'esprit...** »

Le dimanche 11 novembre 2012.

\* Quality Suites, 15 rue de Tolbiac, Paris 13.

**Vous souhaitez contacter les commissions du Cercle En-Passe analytique-L'École,  
faire des propositions, vous associer à leurs travaux?**

**Adressez-vous à leurs référents respectifs :**

Commission Scientifique : Thierry PIRAS (01.45.85.37.66)

Commission Revue / Site internet : Pascal WILHELM (06.83.26.52.86)

## « Du savoir de l'analyste »

Installé à la table du transfert dans le champ de l'expérience analytique, c'est de la fonction de l'analyste dont il est le plus question. Car sa position doit faire question, même s'il n'est de question, qu'une et une seule, celle du savoir du désir inédit. À la méprise de la reconnaissance de ce qui fait marche de l'analysant quant à son désir d'agalma, et ce surtout en fait, sans le savoir réellement, où il est adresse de demande d'amour à un autre en place, de ce qui ne peut qu'être que de l'adresse de l'Autre. À cette, pas encore mes-prises, de ce qui s'instaurera d'un lit de l'hallucination de l'amour de transfert, il jouit de cette non-prise à lui non faite. L'analysant se tore et s'instaure d'une fixation à une remémoration, qu'à l'appeler transfert, il se ferait de mieux à nommer ce qui prend encore le non-nom de savoir. Mais ne dit-on pas, comme Socrate, je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ? Il semble bien que l'analysant n'en sache pas grand-chose, et qu'il va se mettre en position d'en attendre pas mal, mais aussi pas bien, de l'analyste, sujet supposé savoir.

Ne pourrions-nous d'ailleurs pas lui épargner la peine de cœur, de la confrontation au vide de la réponse à une demande qui ne peut que masquer le désir, et donc le manque ? Ne pourrions-nous pas l'avertir, dès le début de sa venue chez le psychanalyste, qu'il met les pieds et tout le corps, stade du miroir oblige, dans le lieu du savoir de savoir ? Le pluriel du deuxième savoir, est absent, car il n'est que d'un et d'un seul savoir, celui de la castration symbolique. Ne devrions-nous pas, soit avertir nos analysants de ce qui les attend, ou plus exactement ce qui les tend, à n'en vibrer que d'un trille, ou bien les envoyer ne pas se faire voir ou savoir, là où le transfert est ignoré ou englué dans l'intersubjectivité presque superstitieuse ? Va savoir, va devenir ce savoir, telle pourrait être la nouvelle héraldique d'une psychanalyse à cœur du désir de l'analyste. D'une demande d'aide, qui se formule dans le feutré des séances préliminaires, l'analyste, par ce qu'il en sait un bout de ce savoir inédit, installe celui, ou celle qui deviendra analysant sur les versants frustrants de la demande, pour lui permettre ou perd-maître d'en savoir à son tour. Tour, bien entendu que l'analyste a rencontré, en ne croyant plus aux chimères de la castration imaginaire, des faux et usages de faut du Père, qui ne s'en nomme que de l'érection du pas-tout de son objet de désir. L'analyste est forgé à ne pas se faire de son analysant, encore un petit tour d'agalma et puis s'en vont dans la tourmente, et l'objet a, et l'Autre. Pour peu qu'il s'en *save* (comme diraient nos cousins britanniques) un peu comme sujet supposé savoir, et qu'il ne s'en déchoie plus à la vérité du savoir de la castration, alors il est psychanalyste, et il peut porter l'étendard de l'amour impossible.

Ne serait-il pas tentant de s'interroger sur les risques de dérapage d'un analyste quant à un désir autre qu'inédit, ce bon vieux désir qui fait du sujet analysant son agalma, son mal-mort de son désir ? Ne devrait-il pas se questionner sur ses affects amoureux, sur ses attirances, sur ses

émois à rassurer son patient ou bien le passer par la fenêtre, sous le joug d'un désir, qui ne pourrait que se nommer contre-transfert?

L'analyste est-il garanti, comme les certifications de conformités, apte à ne plus succomber aux travers, appels de la jouissance, ou de la castration? Cela ne ment pas, si on en croit les tenants de l'avaloir de contre-transfert, où l'intersubjectivité, conduirait l'analyste, à naître encore et encore comme un sujet du désir et non comme sujet de l'inconscient. Mais devrions croire que le positionnement de l'analysant et de l'analyste serait identique quant à l'I et au S (imaginaire et symbolique) ? Vous connaissez la réponse, l'un s'en bat et ne fait pas encore débats d'un imaginaire de récit, et l'autre, se posture comme réponse en l'Autre. Son désir, quant à lui, trille de nouveau, ne se répond plus à son impossible du savoir de la castration, car il l'est ce savoir ; bien plus qu'il ne l'a. Sauf bien entendu pour nous du langage, en avoir été de ce a, de cet obscur objet cause du désir, époustouflante galéjade de tous ses agalmata.

Dans le transfert, ou plus précisément dans le lieu de l'inconscient qu'est la parole de l'analysant, l'analyste s'incarne en champion du savoir. Où ici savoir aurait pu se clore d'un "s", non comme pluriel, mais comme retour au signifiant primordial, celui du phallus symbolique. Allons bon, voilà, que sifflent tous ces "s", comme signifiants, mais aussi sujets, qui tous d'ailleurs ne s'en privent pas de ne pas nous nommer cet individu, qui pourtant semble si bien au centre de ces propos. Mais d'un centre, à le savoir comme sujet de l'inconscient, mettant ainsi l'analysant, non dans le cœur d'un visible possible, mais dans celui d'un amour impossible, à s'orchestrer comme savoir. Amour impossible, non bien entendu, car tendu, de celui vers l'analyste, mais d'I-celui du Manque. Car malgré tout son charme, sa prestance, ce n'est pas l'individu analyste, qui fait recette auprès de l'analysant, c'est son mystère quant au savoir. Il doit en savoir lui, de ce qui peut me guérir.

Comme sujet supposé savoir (SsS), il en sait des choses, et la principale, pour ne pas dire la première, le désir de l'analyste, il ne le fonde pas ou ne le confond pas dans ce qui aurait pu être écrit, le désir d'être analyste ou le désir de devenir analyste. Car du transfert il en a soupé à la table ancienne de son analyse, du brouet sombre de ses non-savoirs de la castration, il en a lutté, et disons-le vaincu bien avant même la fin du processus de la Passe. Et c'est de ce savoir inédit de la castration qu'il s'en soit bâti du désir inédit, dans sa position d'analyste opérateur "agalmatique" du transfert de ses analysants. Puisse l'analyste ne pas en être poussé à l'ultime du poison, comme le fut Socrate, pour avoir été du côté de la vérité, vérité de l'amour du transfert. Amour du transfert, en place de contrepoison, à la confusion de l'intersubjectivité. Transfert et tout contre le transfert, vient s'agencer le désir de l'analyste, non pour faire réponse à l'analysant, mais pour lui être ou pas, de ce qu'il finira par en savoir, du « il n'a pas de rapport sexuel ». Et ce, pourvu qu'il s'en donne le temps ; alors que tonne au cours de son expérience analytique, le tant d'amour vers celui qu'il finira bien par éteindre, comme sujet supposé savoir.

Thierry Piras

« **Savoir, en vérité** »

Ce présent texte est une contribution à la réflexion. Il s'inscrit dans une production faisant acte d'une participation au sein du cartel *Savoir*. Il n'engage que son auteur.

**P**resque à la mesure de l'archéologue, du paléontologue, ou encore du chasseur de trésor, le psychanalyste fait office de découvreur du *Savoir*. D'un *Savoir* qui ne se sait pas comme tel, mais qui siège, à n'en pas douter dans les méandres les plus obscurs de la psyché. Certes, il ne tient pas en main ni un filet à papillons, ni la truelle, mais il ne s'aventure pas moins dans la captation, plus que de la capture d'ailleurs, de ce qui est sens et qui pourtant n'en finit pas de s'échapper à la collection. Digne héritier des aventuriers anciens, il vogue sur les mers hostiles, qui portent pour lui, nom du désir, de la jouissance, de la passion et des abysses que sont l'Autre, et l'objet a. Il se fraye un chemin aux limites de l'entendement avec les collectes de ces signifiants, qui ne se laissent prendre, que pour faire substitution, à une barre de signification toujours propre à produire du langage.

Comme *Pantagruel*, il recueille les paroles gelées des histoires figées anciennes, il est le plus souvent seul à les attendre ces paroles qui font signifiants et qui se dégèlent aux savoirs de l'analyste. Enfermées dans la glace des sidérations passées du refoulement, elles sont cueillies encore chaudes, d'un récit, celui de l'analysant, qui n'en a pas reconnaissance, jusqu'à les entendre dire par cet autre, cet Autre qui trône derrière lui, au nom du sujet supposé savoir, et son propre vouloir à lui d'y croire à tout prix. À l'étendard du désir de l'analyste auquel il a su se hisser, comme au mat des anciens galions, il fait cause de l'en cause du désir, de ce qui signe, et l'essence et l'existence de celui, celle qui s'en échoue à lui pour retrouver la fin d'une tempête d'ignorance. Car, il semble bien en fait que ce soit l'ignorance qui guide l'individu en quête du savoir de l'Autre, et ce même s'il ne le parle pas en ces termes, ni en d'autre d'ailleurs. L'ignorance, cette vertu d'une mise à l'abri du *Savoir*, au sens où celui-ci engage, détermine et nomme l'individu du qualifiant de sachant, ou bien encore d'analysant. Ignorant d'un savoir ou de plusieurs, mais il n'est pas question de cela ici, où notre individu est ignorant des causes fondamentales qui le minent et qui s'illustrent à lui par le cortège de symptômes. L'ignorance des savoirs, liée notamment à la loi de castration et à la fonction phallique, organise la distanciation au *Savoir*. Voilà le mot est lancé, le *Savoir* comme adéquation entre, l'essence et l'existence. Il pourrait être logique de se demander ce que viennent faire ici, ces deux concepts dont l'habitude les positionne plus classiquement dans la philosophie.

- pensons ici à Kierkegaard et à Sartre, sans s'oublier de Lévinas. Si l'espace d'un instant, celui de la pensée sur la vérité, nous mène sur les traces de l'essence, alors la rencontre, avec notamment, la mouture du système signifiant, nous porte à en considérer l'existence, comme armature d'une quête du réel. Quel pourrait bien être la vérité pour la psychanalyse, l'analysant, l'analyste, si ce n'est l'inconscient même dans ce qui le pousse au langage. La vérité du savoir de l'inconscient est déjà positionnée dans l'apposition même de ce substantif inconscient. Le poser à la lecture ou à l'écouter, inscrit les trois phonèmes en question, dans ce qui justement fait question, comme signe, au sens saussurien, de signifiant. Nommer d'un mot identifiable et fixe, comme inscrit des lois de la linguistique, l'inconscient se fixe dans la langue pour y structurer une identification à faire barre d'un algorithme à s'écrire de toute une et seule lettre, celle qui fait de l'en cause, l'objet a. S'il n'était de vérité du Savoir, que l'individu sachant ne sait rien, alors il ne s'estampillerait que d'une ignorance salvatrice. Là, où une ignorance ne se conjuguerait pas à une méconnaissance, mais bien au contraire à une chaîne de reconnaissance. Et reconnaissons qu'il ne peut s'agir que de mettre en lumière cet autre révélateur, qu'est le signifiant.

De quelles révélations s'assujettissent aux morsures de l'inconscient, à ne pas vouloir y trouver matière à de nouvelles vérités, qui à leur tour-dit, en deviendront ignorances reconnues comme filles du Savoir ? Alors, si l'ignorance se pare ici des vertus de rupture au non-savoir, comment nommer ce qui en viendrait à en être d'une vérité défaillante ou absente. Si tentés que nous sommes, à ne considérer, tout de même l'absence identifiée et basculée dans le dire que comme un mi-dit de Savoir. Quoiqu'il en soit, jusqu'à s'en livrer à un amen, ainsi soit-il d'une reconnaissance au savoir à la nommer comme telle, quand s'instaure de la parole. Fille du langage, la psychanalyse, s'en étire aussi d'une partition au gay sçavoir; de cette liberté qui s'inscrit au chemin de ronde d'une forteresse signifiante en marche. Ou du moins, quelque part identifié comme tel par un SsS de service. Service du Savoir, comme jadis le service militaire, faisait rencontre d'une recrue avec le devoir, et ces fausses images idolâtrées de l'égalité des chances devant la patrie avant de le faire devant la mort, si l'histoire l'imposait.

L'analyste, de service du Savoir, et non au service d'un savoir, sauf à le remettre en selle de l'ignorance, s'en dresse les armes à la main face à l'intrusion consentie et attendue de ces signifiants. Ainsi que de leurs cortèges enchaînés aux raisons obscures d'un inconscient qui se voile du langage, pour s'y frayer danse de désir et de jouissance. Si pour l'analysant, qui ne le sait que de l'attente, que d'un jeu à l'Autre dont il jouit, mais en s'ignorant de ce sens, l'analyste est en-corps un sujet supposé savoir. Il attend donc, de tout ce qu'il ne sait pas de lui, de cet autre, à tarder malgré tout à le savoir de l'Autre. Et il se tend au moindre frémissement, au

moindre soupir arraché au silence d'une épreuve, où la demande ne se conjugue pas encore pour lui en terme de dimension du désir, ni m'aime de manque. Et s'il en vient à se rassurer d'une considération de la part de son analyste, il ne se sait pas encore de ce savoir qu'est l'ignorance. D'une ignorance, non comme un manque de connaissance, mais du Savoir qui fait trou aux connaissances de l'au-delà de ce qui semble ; du moins pour lui. L'analysant peut ainsi se poster, après s'être prostré sur les rives du non-savoir de l'Autre, sur la scène du signifiant. Le rideau se lève, les trois coups retentissent, et le Savoir apparaît sur la scène du sujet... Certes, mais cette phrase ne peut être que le récit latent d'un rêve et non l'organon d'un discours analytique à construire durant l'expérience analytique.

Le Savoir n'apparaît pas, tout comme l'inconscient d'ailleurs, qui ne se laisse subsumer que d'éléments à remailler du tout, s'il en est possible. Au Savoir, qui ne se sait, le plus souvent que de l'ignorance, qui ne se dit que par l'avenir d'un dire en instance, toujours d'une même lettre. De cet objet a qui se cadence au rythme de ce qui se formule du désir de l'analyste, et que l'analysant finira bien par entendre sous le nom de transfert. Et ce, peut-être jusqu'à ce qu'il s'en sache du Savoir, et non plus seulement des savoirs de la castration.

Alors, puisque c'est titré, comment ne pas en finir avec "Savoir, en vérité", par un passage qui m'oblige, avec cet espace qui manque et qui se masque à nous par ce signe, par cette ponctuation, cette virgule. Si ce signe de ponctuation fait le pont, par une respiration, entre ce qui semble et ce qui s'assemble. Entre ces deux invites, que sont Savoir et vérité, la virgule et la préposition en, ne peuvent que nous inviter à des mésalliances incongrues ou bien peut-être pire satisfaisantes. Comme peut l'être de l'un et de l'autre ce qui fait en fait la révélation à faire de la jouissance. Si tant soit-il ainsi de vérité qu'elle se qualifie de l'article ou de son absence, ce titre s'invitera-il d'une suite à écrire de la sorte : Savoir, en vérité je vous le dit. Qui ne peut être que de l'ensemble de ce que l'analyste installerait comme anticipation à l'analysant, par la parole d'interprétation, ou bien par sa carence, face à ce presque possible du Savoir, qui fait trace par ce qui en est du signifiant. Et si un signifiant est en place d'un autre signifiant pour un sujet, alors la vérité du Savoir viendrait en place de l'ignorance comme non savoir, pour le sujet, impossible du discours analytique.

Thierry Piras

Annexes :

**Extrait du Quart Livre , chapitre 56, de François Rabelais**

*Remerciements au site ATHENA qui propose les oeuvres de la littérature française en libre accès.*

**Comment entre les parolles gelées**

**Pantagruel trouva des motz**

**de gueule.**

**Chapitre LVI.**

Le pilot feist responce: Seigneur, de rien ne vous effrayez. Icy est le confin de la mer glaciale, sus laquelle feut au commencement de l'hyver dernier passé grosse & felonne bataille, entre les Arismapiens, & le Nephelibates. Lors gelèrent en l'air les parolles & crys des homes & femmes, les chaplis des masses, les hurtys des harnoyz, des bardes, les hannissements des chevaux, & tout effroy de combat. A ceste heure la rigueur de l'hyver passée, advenente la serenité & temperie du bon temps, elles fondent & sont ouyes. Mais en pourrions nous voir quelqu'une. Me soubvient avoir leu que l'orée de la montaigne en laquelle Moses receut la loy des Iuifz le peuple voyoit les voix sensiblement.

Tenez tenez (dist Pantagruel) voyez en cy qui encores ne sont degelées.

Lors nous iecta sus le tillac plènes mains de parolles gelées, & sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz dorez. Les quelz estre quelque peu eschauffez entre nos mains fondoient, comme neiges, & les oyons realement. Mais ne les entendions. Car c'estoit language Barbare. Exceptez un assez grosset, lequel ayant frère Ian eschauffé entre ses mains feist un son tel que font les chataignes ictées en la braze sans estre entonnées lors que s'esclatent, & nous feist tous de paour tressaillir.

C'estoit (dist frère Ian) un coup de faulcon en son temps.

Panurge requist Pantagruel luy en donner encores. Pantagruel luy respondit que donner parolles estoit acte des amoureux.

Vendez m'en doncques, disoit Panurge.

C'est acte des advocatz, respondit Pantagruel, vendre parolles. Je vous vendroys plutost silence & plus chèrement, ainsi que quelque foys la vendit Demosthenes moyennant son argentangine.



Ce nonobstant il en iecta sus le tillac troys ou quatre poignées. Et y veids des parolles bien picquantes, des parolles sanglantes, lesquelles li pilot nous disoit quelques foys retourner on lieu duquel estoient proferées, mais c'estoit la guorge coupée, des parolles horricques, & aultres assez mal plaisantes à veoir. Les quelles ensemblement fondues ouysmes, hin, hin, hin, hin, his, ticque torche, lorgne, brededin, brededac, frr, frrr, frrr, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, tracc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrr, On, on, on, on ououououon: goth, mathagoth, & ne sçay quels aultres motz barbares, & disoyt que c'estoient vocables du hourt & hannissement des chevaulx à l'heure qu'on chocque, puy en ouysmez d'aultres grosses & rendoient son en degelent, les unes comme de tabours, & fifres, les aultres comme de clerons & trompettes. Croyez que nous y eusmez du pasetemps beaucoup. Je vouloys quelques motz de gueule mettre en reserve dedans de l'huile comme l'on garde la neige & la glace, & entre du feurre bien nect. Mais Pantagruel ne le voulut: disant estre follie faire reserve de ce dont iamais l'on n'a faulte, & que tousiours on en a main, comme sont motz de gueule entre tous bons & ioyeux Pantagruelistes. Là Panurge fascha quelque peu frère Ian, & le feist entrer en resverie, car il le vous print au mot, sus l'instant qu'il ne s'en doubtoit mie, & frère Ian menassa de l'en faire repentir en pareille mode que se repentit G. Iousseaulme vendent à son mot le drap au noble Patelin, & advenent qu'il feust marié le prendre aux cornes, comme un veau: puy qu'il l'avoit prins au mot come un hile. Panurge luy feist la babou en signe de derision. Puy s'escria disant. Pleust à Dieu que icy, sans plus avant proceder, i'eusse le mot de la dive Bouteille.

## « D'un discours en Savoir »

C'est ce qui se pose en place d'une troisième, comme un temps à trois d'une leçon qui se suit de cette thématique du transfert, après le désir de l'analyste et l'énigme du féminin avec le cas de la Dora de Freud. Au-delà d'une simple numérotation logique, c'est donc bien de la logique même dont il est question en cette leçon, par la revisitation du discours en Savoir. Si la mise en évidence des limites de Freud quant au transfert ou plus exactement quant à ce qui est de la place de l'analyste, le cas Dora, et celui de la jeune homosexuelle, fait tomber à l'intersubjectivité pour s'en laisser compter de la prestance du Savoir. Et du savoir, la jeune homosexuelle, celle que ses biographes nommeront Sidonie Scillag, n'en fait pas cure, ni avec les hommes, ni même d'ailleurs avec une certaine image de femme, sauf à s'en prévaloir « d'une particulière », celle au relent de phallus. Loin de la simple image d'une tromperie orchestrée, y compris avec ses rêves, il s'agit en quelque sorte d'un au-delà du savoir. Quid de l'assomption de la nature si en pas-tout de la femme, la posture de l'analyste est mise à l'épreuve d'une vérité qui ne peut s'assembler que de l'Autre. Pour que l'autre du transfert, n'y soit pas enterré dans le contre-transfert, mais dans la résurrection d'un discours impossible. Impossible, en fait donc, tel est le discours en Savoir, puisqu'il ne touche pas aux divers savoirs du SsS, ni de ses multiples charmes, dont le moindre ne serait que sa présence aux côtés de l'analysant. De ces divers côtés, l'analysant, au pays de l'ignorance non assumée s'en réjouirait encore comme la Sidonie, à des tromperies, ou pire à des persistances homosexuelles. Certes, contre nature, mais d'une tout Autre nature, que celle d'une morale bourgeoise auréolée du phallus pudique ; d'une nature contre le transfert, de celle qui s'oppose. Opposition, ici, non à l'hétérosexualité ou à l'homosexualité, mais à ce mystère de la femme, jusqu'à son discours, en marge comme par le passage à l'acte, du haut d'un parapet, ou du haut de toutes les jouissances à ne pas se dire. D'une contre nature à en être de la femme, au confluent du phallus et du pas-tout. Ainsi donc, même et certainement par ses tombées, Freud nous enseigne, à condition d'y voir clair dans l'obscurité, de tout ce qui sait et s'est du discours. D'un discours analytique, puisque nous sommes dans l'espace maison, à la fois celui de l'inconscient, et de son valet de piquant, l'amour, et celui du Savoir. Vous conviendrez, je le pense, avec moi, qu'il n'est déjà pas aisé d'identifier les contours des savoirs afférents aux turpitudes du désir et de la jouissance, alors mettre en lumière ce qui serait du Savoir n'est pas chose aisée. La petite chose d'une mesure des connaissances quant à la doxa freudienne ou lacanienne ne semble pas suffisante pour mettre à jour cet impossible du Savoir. Et impossible,

justement par la difficulté à identifier, ce qui ne relève pas des acquisitions conceptuelles, au sein du discours universitaire. Mais certainement bien plus, dans ce qui aurait trait au discours hystérique, dans ce parcours aux mythes que s'est confondu l'individu avant de s'en relever au nom du désir d'analyste. Le transfert, parce qu'il parle, ou plus exactement fait accéder l'analysant au rang véritablement de parlêtre, donne une toute autre vérité à ce "il parle". Il n'est donc plus seulement question ici de la capacité de l'individu à s'étreindre de la parole et du langage, mais à entendre que ce « il parle », nous en dit certainement long du Savoir. C'est, à condition, que par cette nomination, il soit possible de mieux le mettre en scène, et ce sans toute fois le réduire à la somme de ce que nous en savons. Cette mise en avant, ou peut être en au-delà, du Savoir, par la relative adéquation à réaliser entre l'opération du transfert et la révélation de ce que nous posons avec le mot de Savoir. Où la majuscule nous invite au questionnement ouvert et non à l'enfermement de certitudes rassurantes. Dans la scène analytique, le Savoir, n'est nullement un grandissement qualitatif ou bien encore quantitatif d'un savoir, qui serait dit petit du fait du simple « s ». Il est justement cet au-delà du monde des connaissances à acquérir, mais bien plus de la dialectique essence-existence qui se pose aux protagonistes de l'expérience analytique.

Pour l'analysant, le passage de l'identification de la demande comme fossé du désir marque la limite des savoirs conscients et de leurs funestes illusions. Ce qui se met à jouer avec le transfert d'amour, en dépassement des simples déplacements, réactualisations ou bien encore répétitions, c'est justement cet absent qu'est l'Autre. Transfert positif, négatif, contre-transfert, que de mots pour ne parler en fin de conte, que de celui de l'inconscient structuré comme un langage, que du discours du Savoir. Ce discours qui, ni ne passe, ni ne passe pas d'ailleurs dans les mots, est à convoquer par l'analyste dans ce trou du possible/impossible qu'est le « il parle ». Dans l'expression de l'analysant, par ses lapsus, sa libre association, ses récits de rêves, et même ses manipulations comme la jeune homosexuelle de Freud, ça parle, et par conséquent "ça Savoir". Où Savoir, n'est pas à entendre comme le nom de code de savoirs, ceux traduits en termes conceptuels et issues des mouvances de la psyché, mais de ce qui ne fait pas langue. Si l'expression discours du Savoir ne peut avoir de sens, dans l'acceptation de l'impossibilité à en cerner le tout et même, au moins une partie. L'expression discours en Savoir, en faisant retour à l'éclairage du discours dans ce qui en serait l'essence, se veut faire humble continuation du quadrille lacanien, et ce sans qu'il faille en numéroter un cinquième. Cette grille d'une lecture apposée au discours tend l'analyste, jusqu'à ce qui serait sa propre rupture au désir de l'analyste. Car il devra y trouver matière à penser dans le grand écart établi entre le désir de la castration et ce désir inédit. Deux savoirs, certainement différents à n'en pas douter, et remarquons pour cela

les turpitudes de l'évolution et de l'involution du transfert au coeur de l'expérience analytique. Mais deux savoirs, qui ne peuvent que s'appareiller d'un discours en savoir, qui faute de pouvoir le construire avec l'intelligence, devra s'identifier dans l'intelligence d'une vérité reconquise, celle de l'ignorance. Aux marges d'une provocation, que je ne souhaite pas, l'analyste se voit pourvu d'une vérité ancestrale, d'une vertu métaphysique, celle de l'ignorance éclairée. Loin de moi, la pensée, de faire de l'analyste un sot, mais bien plutôt le véritable sceau des Lumières revisitée des lois de l'inconscient. L'ignorance n'est pas la martingale, d'une impossibilité à des acquisitions, ou bien pire à une fainéantise du timoré, mais la marque de celui qui sait que son plus grand savoir, est de savoir qu'il ne sait pas. L'ignorance adoubee au Savoir marque le passage, de ce qui est advenu, non par le discours universitaire ou par celui du Maître, mais par la lente imprégnation, quasi-fille d'une révélation, que les mystiques ne renieraient pas. Et ainsi, le transfert, concerne-t-il bien le côté de l'analyste, comme coté aux valeurs du « ce qui passe », en charge, s'il en fut, pour l'analysant dans ce qu'il se devient, de s'en livrer au processus de la Passe. À la question : que dites-vous quand vous dites Savoir? - il n'est de retour que le questionnement, du fait même de l'impossible parole du Savoir. Est-ce à dire en fait qu'il ne puisse rien à en dire ? Et là tout est posé, par l'au-delà du dit, dans un dire, qui avant même de se concevoir dans la langue s'installe en trou. Dans une signification qui s'en satisfait de ne pouvoir se formuler, qu'autrement que par ce substantif si particulier, qu'est le signifiant. Aurions-nous alors le seul discours muet, au sens de l'absence de parole, mais certainement pas justement muet de cette absence. Absence qui instaure le corollaire du Manque, et par conséquent de cet « engendreur » de désir, qu'est la question du langage. Nous sommes, de toutes ces sommes qui se compilent du symptôme, au coeur même du transfert comme vecteur déterminant de l'impossible du Savoir. Non pas, à de l'entendre, mais bien à le positionner comme seul canal d'une intersubjectivité sécurisante, mais égarante.

Si le discours en Savoir s'installe bien dans l'espace de l'expérience analytique, c'est justement qu'il ne s'y installe que par une apparente faille à toute saisine. Ce savoir ne cautionne que l'ignorance, non au sens d'une vacuité illusoire de l'existence, mais d'une convergence à l'essence, celle d'un « Savoir », et qui plus est ferait économie de tout article réducteur. La psychanalyse est affaire de parole et de langage, tout comme de ce qui vient se nicher dans les failles de l'indicible, et du non su. Comme une ultime révérence à Descartes, nous pourrions poser cette maxime : « je ne sais ce que je pense, donc je s'u ». Où « u » deviendrait l'algorithme d'un discours en Savoir amené à la lettre unique ; celle qui ne se prononce, ni ne s'écrit que par ce vocable d'objet a.

Thierry Piras

**« Désir, à s'dire »**

**R**ien de tel que se réveiller un matin avec l'envie irréprouvable de se pencher sur son désir d'analyste, et d'en écrire, d'en faire témoignage devant ceux-là faisant, car ayant fait, fonction de passeurs. Rien de tel pour commencer une journée, à s'en demander même ce qu'il en est du désir, et si la visitation des tables de la loi ne pourrait pas amener à identifier quelque antériorité aux travaux et gesticulations qui s'entourent autour de l'œuvre de Freud... Tout du moins sur le chamboulement pulsionnel premier et ses rejetons, et quelques tentatives de nommer certains qualificatifs récurrents de désir. Est-ce que l'Eternel en dit en clair et en mots gravés dans la pierre, du désir d'analyste, pour qu'un Charlton Heston, ou bien plus un Mel Brooks, y fasse barbe blanche à s'en marcher dessus ? Et d'en jurer de douleur à se courber l'échine, à moins que cela soit de l'humilité de l'esprit simple, et de laisser s'échapper le verbe ? Peut-être bien aussi dans les tables et les lois qui purent dépasser le décompte officiel de ma maigre éducation religieuse, portée en grande partie par l'intermédiaire d'un Cecil B. DeMille et le culte cathodique familial, bien au-delà du dix, bien en deça du deux... A se condenser, peut-être, d'un dit deus ex.

M'interroger du désir d'analyste donc, ne peut que m'emporter à naviguer dans l'eau trouble de la jouissance, tant il est encore à en dire de ce qui serait désir de toute-puissance, d'inceste, de dévoration, ou de reconnaissance, et de toutes ces horreurs et ces cadavres dont sont si justement auréolés filles et garçons, quand l'enfant rime avec le déni de la loi de castration. Et à en dire donc, car je n'en dis rien, sauf de ce qui m'échappe et m'écharpe lorsque prenant conscience de ce qui vient d'être parlé et de sortir de ma bouche, il f'est quelque bouillonnement venant troubler la tranquillité des eaux pas si morte que ça, tranquillisées en apparence, d'une chape de béton.

De l'infantile donc, j'en suis. En témoignent sûrement aussi à leur juste valeur, mes récentes prises de positions dans les séminaires du jeudi, en renonçant d'une part à occuper l'espace du lab()atoire, et d'autre part, pour ceux qui se nommaient spécifiquement de la thématique de l'enfant, d'une participation morcelée, voire en absence même physique. J'ai même failli m'oublier du Colloque, où m'y projeter aujourd'hui ne m'inspire aucune envie, et où je foule au pied même ce que je me fais un devoir de respecter, d'engagement et de parole, lorsque je dis faire quelque chose dans un temps donné, et que je ne parviens qu'à m'y parjurer.

Où suis-je donc aujourd'hui dans le Cercle ? Je parle de l'atelier d'écriture, qui s'agite et produit avec la vigueur d'un escargot grabataire filmé au ralenti, mais qui vit tout de même et

où plusieurs personnes sont à présent engagées et font demande à s'y venir, et je n'écris pas un mot dans la revue dont j'ai la charge autant que la disponibilité toute entière ! Je parle, je parle, je parle même d'entendre, mais je suis sourd à ma propre parole.

Alors, *Che Vuoi?* Je veux la paix, bien entendu, comme tout bon guerrier vindicatif qui se respecte. Et s'écrivant ainsi je ne fais pas réponse à la non-question précédente. D'ailleurs ça ne répond à rien, tout comme renoncer au tout ne libère pas du rien, sinon qu'à faire manifestation de ces résistances au savoir qui marquent aussi mon engagement dans l'Ecole, et à me donner les moyens d'être au rendez-vous de ce qui a fait enjeu de poursuite de mon témoignage, d'un autre, analysant.

Et pourtant il y a parfois des temps où le ça-voir s'offre à n'être qu'a-cueilli, où le plaisir manifeste à se plonger dans un texte, fait fi des manques de temps, d'argent, d'énergie. Et trop souvent, du moins en ces temps, ce qui serait du juste nécessaire à ouvrir ma porte, et l'ouvrir, et me taire, en analyste, me semble si loin de mon sujet. Je demande la paix pour m'y essayer, alors que je marche dans un quotidien de ruines fumantes, je prétends vouloir organiser mon temps pour acquérir, intégrer et porter les savoirs de notre champ, que déjà le temps de ma propre analyse, et trois séminaires par mois, me pèsent déjà de trop... Comme l'arbre qui cache la forêt ? Comme un « moi y se » sent au bord de l'effondrement, de la petite tablette d'argile de trop, à faire s'effondrer la montagne de lois, ramassées et entassées là, comme pour endiguer de ce que cette loi de castration n'ayant pu être dite et tracée avec assez de foi, il serait d'une terreur, et de l'indicible, à déposer le trop.

Trop d'incertitude et d'insécurité, trop d'impuissance et de frustration, et j'en déposerais bien ici là les clés du site, de la revue, de mon engagement même en l'Ecole et de ma propre analyse, n'ayant de prise, illusoire, que sur ces choix là. Car si je vais plus loin vers ce métier de l'impossible, si je m'engage plus au cœur dans l'éducation en désir, cette folie, n'y abandonne-je donc pas tout espoir de retour vers l'à jamais perdu ? Et sur le seul aspect matériel, tout espoir d'être de la communauté des adaptés qui amassent quelques billets de survivance, contre le sacrifice de la pensée et de l'envie ? J'ai peur, qu'il ne soit déjà trop tard.

J'ai peur, et je ne sais pas de qui. De quel autre, de l'Autre, de cette nomination qui n'en finit pas de tracer la voie au sujet de l'inconscient ? Ah, certes, que voilà de beaux mots qui n'en sont pas moins que de l'emballalanguage. Et ça ne me parle pas, ça ne m'amuse que peu mais qu'est-ce que je m'y use. Et pourtant, et ça je le sais, qu'est-ce que ça parle, et tout un puissant que je serais, que ça ne s'continuerait que d'autant.

Pascal Wilhelm

**« Si je m'en contais »**

**J'**aime les histoires et je me rappelle celles que j'ai lues durant ma jeunesse : bibliothèque rose, verte, histoire policière, science-fiction. D'ailleurs, bien souvent, avant de commencer la lecture d'un livre, je débutais par la fin. (J'en lisais juste les derniers mots, histoire de savoir si l'histoire avait une « belle fin »). Cela peut surprendre, mais j'avais besoin de savoir que cela se terminerait bien, comme les jolis contes pour les enfants « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants » et les ennuis commencèrent (mais on ne le dit pas dans les contes !).

Aujourd'hui, la cinquantaine bien tassée, je voudrais encore m'en compter d'une histoire qui se termine à moi bien, mais je m'aperçois que si j'en connais la fin (ou la finitude du corps), il m'en reste encore à m'écriture d'un Qui suis-je pour moi ?

Ou «toi, qui dis-tu que je suis ?»

Mais, je n'entends point de réponse qui me satisfasse à moi-même.

Alors, je me suis un peu penchée (encore que bien légèrement) sur la psychanalyse, la philosophie et autres...avec bien le regret de m'y être intéressée un peu tardivement. Mais qu'à cela ne tienne, je me tiens encore d'un vouloir savoir. Pourtant, me penchant et enlevant mes lunettes pour mieux m'y entendre, je m'en abreuve à petites gorgées des mots et des phrases comme à la recherche d'un quelque chose à jamais perdu, d'un je ne sais pas ce que je cherche, mais je cherche à le savoir.

Quand arrêterai-je cette quête é-perdue ?

Avec la psychanalyse, il est question d'un fichu objet de désir nommé de la lettre a.

D'un petit « objet a » empli d'un Autre invisible à nous mais nous laissant miroiter tant d'histoires à dormir debout. Oui, dormir et rêver...à l'amour.

Il semble à nous s'être apparu comme dans un songe une fois (c'était il y a très très longtemps, je ne peux pas m'en souvenir et pourtant j'en étais) et cela fut si marquant que la trace resta à jamais dans la mémoire.

Alors, pour oublier cette affaire, les humains inventèrent des tas de choses à faire qui amusent et d'autres aussi que l'on n'aime pas trop, mais il faut aussi assurer sa pitance. Mais le temps a passé. C'est selon chacun.

Un je ne sais quoi me titille toujours pourtant...

Il y a quelques jours, je fis la lecture d'un « conte » « Savoir, en vérité » où il est question d'un Savoir qui nous sait de notre ignorance ! Ou peut-être plus clairement, me semble-t-il, passer du

savoir au Savoir par l'opération de le savoir (n'être pas ignorant). Je l'entendrais comme cela, ce savoir du Savoir...En vérité, qu'en sais-je ?

Déjà, savoir quoi ? Certes en être d'un sujet de l'inconscient passé par les tables de loi de la castration, désir, jouissance et compagnie..., l'objet a et l'Autre faisaient bien mon affaire. À faire dérive à Sion. Mais c'est fini !

Ah, je m'égare encore et je me rends bien compte aujourd'hui, après tant d'espoirs « déçus » et d'illusions aplaties, comment ne pas m'en connaître à moi maintenant « sujet supposé savoir » d'une ignorance qui a chu à point nommé dans l'escarcelle de mon savoir et dont je sais que le Savoir, en vérité, ne serait-il point que la face d'un RÉEL à n'en point trop en jouir d'un Tout. Mais je n'en suis pas certaine.

Me faut-il encore mettre des petits cailloux comme une petite « Poucette » que je suis à jamais déstituée d'un amour de l'Autre mais d'un moi à me savoir quoi en faire.

Tout espoir est-il permis ?

Si je m'en contais.

Oui, sans doute, l'espoir est permis de savoir y faire un peu plus avec son désir ; puisque chaussée de mes lunettes et chaussée de mes bottes « sujet supposé savoir », allons voir si la rose...

*Un certain jour du mois de mai 2012*

Martine Bourdin



### « Angoisse 2.0 »

**A**u risque de faire signifiante, ou même pas de cela, l'intitulé du présent propos pourrait nous interpeler d'une part à ce dont on ne peut s'échapper, et surtout pas en parlant, puisqu'on en peut qu'à grand peine dans l'antichambre de l'expérience analytique, et d'autre part, à ce quelque chose qui se chiffre et se pointe. Chose dont on en voit et entend parler à tout bouts de chants, du publicitaire au millénariste, comme d'une terre promise, celle où l'or, le miel et les acres de l'immaculé s'étalent, offerts à qui voudra bien s'y étendre. Ou comme de l'enfer du tout numérique ; mais est-ce si différent...

Ainsi une clé commune pourrait être de ce qui ne s'échappe. Point. Comment, dans ce qui fait menu du tissu économique des réseaux sociaux, à s'avoir un consommé de consommateur, comment donc pourrait-il être autrement que ce qui se joue déjà de confrontation de désir et de jouissance, pour celui, être parlant, invité à s'accrocher au rebord du clavier et à faire cordée avec sa souris – pourvu qu'elle ait encore un fil –, face à la béance d'un écran faisant rempart à l'univers du numérique dans son entier, et à ne l'ouvrir que par la médiation de volées de caractères et de personnages grimaçants, décapités et exhibés au fil des phrases, autrement nommés « smiley », à faire retour aux érucations d'un protolangage dont l'acoustique se limiterait à un enchevêtrement de cliquetis de métal et de plastique, quand quelques jurons ne viennent pas briser la routine ?

Comment pourrait-il s'agir de moins de cela, quand, une fois que la lumière s'en vient illuminer la surface, montrant signes et images par flots entiers, courants, mouvants, apparaissant, disparaissant, dans un fracas de couleurs et de sonorité, on s'en oublierait même qu'avant l'étincelle primordiale, il n'y avait guère qu'un vague reflet à la surface du néant ? Ainsi ne serait-il pas d'à propos de l'interpeler d'outre-tombe, d'un « Ô Narcisse, ta mort fut-elle aussi tragiquement agitée ? »

Car enfin, une fois connecté, qui suis-je, dans cet autre mensonge dit, je tchate/buzze/twitte/blogge, donc je suis ? Y est suit qui troque une identité pour un avatar numérique, l'illusion d'une instance moïque pour un « moi digital » qui ne se brandit et s'élabore que du tripotitripota de claviers, de ses propres épanchements articulaires comme de ceux de ces maintes autres mains inconnues, nourrissant ainsi la même anxiété, et la même impuissance, à ce que d'autres en frappent et écrivent, trolls, geeks et compagnie, mais des autres gens en fin de compte, de qui je suis et que je ne peux orienter, contraindre, contrôler. Et quels autres, sinon de l'Autre ?

Mais qu'il me dise enfin ce qu'il veut de moi ! Pour lui plaire ou lui pourrir la vie, pour être aimé ou haï, mais bon sang qu'il me reconnaisse pour ce que je suis, du néant sauf à être inscrit... et du sang de la fonction phallique. Ou de la gamelle de la castration gaufrée à la nomination.

Deux fois zéro pointé donc, car il ne fût pas vain, de quitter un temps l'écran pour rencontrer l'autre au bout de ces mains la, et d'y revenir en deuxième acte, après la désillusion fatidique de celui celle qui ne s'accroche pas du même reflet, déposé jadis en offrande sur le texte numérisé, celui-là même qui confondit le vide, le rien et le néant, faute de pouvoir y planter la seule semence fertile en ces lieux : du langage.

Ainsi, comment donc, qu'on m'aurait menti ? L'autre n'est pas celui qu'on s'est ? Si seulement, le miroir ne s'éteignait jamais !

Pascal Wilhelm

### **Balade à virgule**

A l'instar des chuchoteurs qui n'emportent leurs montures que dans des histoires  
où elles n'entrent qu'à leur envie, quand d'autres n'en arrachent la collaboration  
que par la force et la contrainte, jusqu'à briser l'en-vie même,  
le psychanalyste, le parlant,  
n'est pas moins conteur d'histoires que d'autres.

Que l'écrivain alors, s'ose à parler l'écrit à haute voix, à le respirer, à s'y bercer, s'y  
secouer... à s'y taire.

Et dans la parole qui s'étouffe dans une rafale lapidaire de gros mots enchaînés les uns  
aux autres, sans ponctuation aucune,  
ou dans celle qui endort, dans le balancement des virgules, qui se suivent en troupeau,  
passantes, les unes après les autres,  
alors qu'au loin chuchote, les trois p'tits points de la hulotte...

Avant que d'un mot un seul,  
foudroyant, sidérant,  
ne s'en vienne arracher l'auditeur de la lettre,  
à sa douce torpeur.

P.W.

**« Le savoir de la castration ? »**

**L**e champ de la psychanalyse et plus précisément l'expérience analytique, sont un espace où règnent tout à la fois le chaos et ce qui relève du manque, et pourtant, il y a du savoir. Il y a du savoir qui peut se conjuguer en ça voir ou encore en s'avoir. Il y a aussi forcément de la castration, de celle qui fait centre au trou du langage. Il y a ainsi du savoir et de la castration. Il y a le savoir et la castration. Il y aurait enfin un savoir à savoir de la castration. Autant d'expressions qui viennent possiblement en place de ce qui pourrait s'avérer en être lors d'une fin d'analyse ou de l'entrée en fonction de l'Analyste et qui ne peuvent empêcher le questionnement, mais bien au contraire, le nourrissent.

De quel avoir pourrait donc se réfléchir ce s' ? Sinon peut-être de ce qu'il signerait de l'incomplétude en relation avec la fonction phallique qui fait loi de fondement dans la période pré-oedipienne. Cet avoir -ou ne pas avoir- qui fait savoir dans l'apprentissage à soi-même de l'expérience analytique, s'appartient d'un temps qui ne passe pas durant lequel prime le non-savoir du fait même que l'analysant ne sait pas ce qu'il dit. Il est possible de poursuivre en disant qu'il s'agit encore et toujours d'une histoire d'objet a, à la suite de Lacan, qu'il s'agirait de chercher à voir, ce qui relève d'un impossible se devenant pourtant un du possible et venant justement de ce s'-a-voir auquel l'expérience analytique donne l'analysant en pâture, dès lors qu'enfin le dire en finit d'un infini indéterminé par se faire entendre de celui qui disait, d'un discours alors même non lui-même entendu. Revenir à l'objet a ne nous permet que de revenir sur ce qui ne fût pas -ou encore fût mal venu ou mal effectué- en son temps de l'infans et qui fait nomination de castration. De cette castration symbolique qui permet la création d'une structuration sexuée au moment de l'Oedipe, il appert que l'enfant va pouvoir faire rupture avec la mère et son corollaire, la fonction phallique, même s'il restera à jamais marqué de son empreinte au feu brûlant du désir désirant de sa mère.

Nous voici donc, au coeur de l'expérience analytique, avec comme acteur principal la castration. Elle est en mal (mâle) de paroles, mais non point de signifiants et de leurs chaînes qui s'inscrivent en lettres, faite du bouillonnement de l'impuissance à s'-a-voir été, en réalité, à s'être autour du désir et de la jouissance, autour de ce qui est en cause du désir, l'objet a qui fait centre de toute chose et fondamentalement du noeud borroméen de Lacan, le RSI.

Le «et» et le «de la» qui coordonnent et ainsi font lien entre savoir et castration font mise en forme de l'importance de ce qui se joue avec ces deux concepts psychanalytiques fondamentaux que sont savoir et castration. Nous ne parlons pas seulement ou principalement d'un savoir théorique ou intellectuel, ni d'une castration qui serait illusoire ou imaginaire car elle est symbolique et s'étaye fondamentalement du langage. Nous parlons ici du savoir qui fait relation avec le «ça voir», quand les pulsions ne peuvent être «vues», ou plus encore, ne

peuvent être lues, telle une lettre, que par l'Analyste qui sait entendre du dire de l'analysant dans la séance analytique ; il sait entendre les signifiants jetés en pâture, à son ouïe du dire, d'Analyste, par la libre association de l'analysant qui, lui, ne pourra y par-venir, quant à lui, qu'à la fin de son analyse en apposant un sceau sur l'épuisement de la relation transférentielle avec son Analyste.

Le savoir et la castration se font lien dans l'expérience analytique. L'analysant ne peut en terminer avec la méconnaissance de lui-même pour entrer dans un savoir -celui donné comme supposé à l'Analyste- qu'en ayant traversé les tumultes chaotiques du fleuve de ses propres affres du désir, de la jouissance et du manque lors de ses séances. Nous pourrions, parlant de castration, soutenir qu'il existerait un lieu du savoir. L'instauration du transfert participe, dans l'expérience analytique, de ce qui fait réunion du Père, avec P majuscule, qui fait nomination du symbolique en parlant l'acte de castration, en opposition au père, avec un petit p, qui est le père imaginaire, celui qui fait fonction. Ce lieu du savoir pourrait s'écrire pPère, la ligne qui relie ces deux pères traverserait ce qui fait trou du langage permettant le passage de l'imaginaire au symbolique à travers la métaphore du Nom-du-Père. Or, en ce qui concerne le père, dans notre société moderne, il en vient à obtenir un congé dit paternel, qui n'est en fait qu'un congé maternel. En effet, ce congé sur-vient aux fins, non de castration puisqu'il n'est là que d'une fonction imaginaire de la période pré-oedipienne, mais bien pour se jouer en substitut de la mère. L'idée de la soulager de la tâche ardue que représente la venue du nouvel être semble pourtant bien au-delà faire du père un non Père, un non homme à se perdre dans une fonction illusoire.. Partant d'une bonne intention manifeste, il est mis en position de jouer le rôle d'une autre fonction qui est celle de mère. La culture sociétale s'éloigne fort, ainsi, de ce qui règne dans le psychisme de l'enfant et de l'adulte qui fut lui-même enfant, à savoir ce qu'il en est de l'inconscient.

Que s'en devient-il du savoir de la castration ? Ce serait dire et fortifier son avoir à s'exister qui mène à penser et dire qu'il n'y a que de l'infantile, voire que de la sexualité infantile chez l'adulte. Loin de revenir à l'enfant qui n'existe pas, c'est davantage affirmer qu'avec l'infantile, il n'y a justement pas d'enfant au-delà du dit. Plus, nous pourrions dire que ça ne tournerait qu'autour de la castration et donc de l'objet a, tant qu'il est dans le cours du temps de son analyse. L'Analyste est celui qui sait de ce non-savoir primordial. Il est passé par là et sait de son ignorance passée. Il ne se nourrit plus du manque, mais en a appris à satiété dans son expérience analytique pour pouvoir se dire détenir une vérité. Il est de ceux qui en sont du savoir de la castration qui pourrait aussi se nommer du savoir du manque, ou encore de la vérité. Nous pourrions, non en finir, mais commencer un autre questionnement qui serait donc autour de la vérité qui serait du savoir de la castration, tout en sachant que dans ce savoir il ne règne que du non savoir. Enfin, nous pourrions faire passage du savoir de la castration comme probablement «désir inédit de l'Analyste».

Chantal Belfort

**« Le désir d'analyste »**

C'est bien de la confusion dont il s'agit de s'écarter quand il est question du désir. Dans la réflexion sur le désir d'analyste, il convient en tout premier temps de se prémunir de cette autre incitation, à savoir celle du désir d'être analyste. Quoique ce terme ici de désir soit impropre et qu'il convienne de lui substituer ceux de, envie, demande ou bien encore besoin. Car il n'est de désir que désir inconscient en psychanalyse. Arrêtons-nous un instant sur l'expression, manifestant le champ du conscient, à savoir la demande ; avec cette affirmation en guise d'axiome : la demande d'être ou à être analyste. Nous reconnaissons bien ici le circuit de la demande qui se formule d'une construction de la pensée en réaction à une représentation projective quant à une situation, ou un état à atteindre. Toute fois si la demande à être analyste s'inscrit bien dans la dimension d'un vouloir conscient, il n'en livre pas moins à la sagacité de la psychanalyse son origine comme désir inconscient.

À charge de mettre à jour les lignes de fractures, et ce notamment quant à la castration et de ce fait de ce qui est de l'image spéculaire, pour entendre ce qui concourt à mener un analysant dans le discours du désir d'être analyste. Et c'est bien le repérage identitaire par la nomination du « être » qui s'installe ici en place d'un non-savoir pas encore ou mal acquis lors de l'analyse. Comment ne pas faire phénomène de signifiant à un manque, pour ce sujet qui ne se poserait dans le temps analytique, que comme à la recherche du sujet de fonction, en place du sujet de l'inconscient. Le désir d'être analyste ne relève pas, ni de la fin de l'analyse, ni encore moins de la lecture du témoignage de ce que sont, et la castration et le symptôme. Ou bien à accepter que ce propos du être analyste s'inscrive dans le résiduel non épuré, ou du moins non passé dans le langage, d'un idéal du moi. Prenant la forme d'un vouloir prendre la place de l'analyste ou de se mettre en place de ce qui serait encore identifié comme l'étant du pouvoir et non du savoir. Cette formulation du désir d'être analyste ne peut satisfaire qu'à la parole d'un analysant encore soumis à la turpitude spéculaire du transfert et non à l'analysant à vouloir faire témoignage du désir d'analyste. Il serait peut-être tentant, de s'en vouloir faire appareillage de similitude de sens à ces deux expressions. Elles ne se disent pour autant, ni de la même essence, ni de la même existence. Comme nous venons de le poser, du moins je le pense, l'expression du « être analyste » soit nommée comme telle, soit comprise en l'autre assertion, ne serait que retour à une pâle figure du cogito, ergo sum. Ainsi, le « je pense être analyste, donc je suis analyste », ne pourrait devenir paradigme, même à le tendre de la phrase issue du sous-titre, qu'à la condition d'un « l'inconscient est mort ». La lecture du désir d'analyste comme affirmation consciente d'un

désir d'être analyste, qui outre l'incongruité ici du terme désir, n'en placerait pas moins le locuteur sur la pente d'une expérience analytique encore empreinte collante à l'objet a, à la fonction phallique.

De ce savoir, si spécifique à l'expérience analytique, l'analysant porteur de cette considération sur la qualité de son existence en devenir, ne devrait que l'incurie à faire tour et retour, de la nature même du désir. Et telle se marque la nature d'un sujet qui ne serait pas inscrit en ordre du sujet barré, de son incomplétude. Alors, regardons ce que résonne au glas de la demande et du besoin, la formulation « le désir d'analyste ». Par la forclusion de l'épithète précédente, le désir s'arrache d'un déterminisme au sujet, comme individu, pour faire voie, du sujet de l'inconscient. Il ne s'agit donc plus du désir, de l'espace de la castration, censé advenu, posé ou posté aux marges du langage par l'effet de l'expérience analytique, mais d'un autre désir, d'un désir inédit. Par sa demande au processus, de la Passe, l'analysant, se soutient de cette injonction, le désir d'analyste, comme marque, d'un Manque, passé aux Fourches Caudines de la jouissance énoncée comme telle. Pour s'en être rendu en tous les comptes, de la loi de castration, il s'en nomme comme possible à faire de l'entendre de cet autre que lui, dans la posture d'un analysant, qui lui ferait non-compte de ladite loi. Se postant sur la rive du psychanalyste, dont il se couvre, non d'un titre, ou d'une fonction, mais d'un savoir. Et ce savoir n'est plus celui de la castration, dans ce qui le concerne de lui et qui fût son chemin du Golgotha d'analysant ; mais d'un chemin du savoir de l'inconscient.

Le désir d'analyste se conjugue, non à l'être du sujet, ni encore moins à l'avoir ou non de la fonction phallique, mais dans cet inédit comme désir qui se ramène à l'autre et non plus de l'Autre. Ce désir si différent, car pouvant se nommer d'un à part-la pulsion, s'origine donc plus de cette énergie libidinale archaïque, car structurée de ce qui se fait de l'Autre. Rappelons que le désir, c'est le désir de l'Autre. Alors le désir de l'analyste, qui n'est pas ce qui pourrait se dit-\$-tendre d'un soubresaut de contre-transfert, avec en quelque sorte, l'analysant comme objet à de l'analyste. Le désir d'analyste est ce désir inédit, désir du savoir de la psychanalyse ; d'un savoir qui ne fait plus bévue à la jouissance. Ce désir est ce qui fait le cœur du témoignage du passant devant ses passeurs et que ceux-ci viendront offrir à un cartel constitué, et ce en vue d'une nomination. Qui là encore, au-delà de l'appellation analyste de l'École, sera nomination de ce désir inédit relevé du témoignage de l'analysant. Alors l'institution ne titre pas de l'être ou de l'avoir de ce désir unique, mais dans ce qu'il structure déjà ce qui se conduit comme prendre un individu en analyse. Le désir d'analyste inscrit au thème du réel, cette citation de Lacan, l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres. Cette autorisation qui semble si personnelle n'est plus seulement celle d'un individu, mais celle de ce qui fait son intronisation à

la Question du savoir. D'un savoir torturé du trou de l'objet a, au carrefour des instances borroméennes, d'un savoir du savoir, et non plus seulement savoir de la castration.

Alors quand est-il du désir de l'analyste ? Serait-il définitivement à l'abri de toute poussée de la castration, ou est-il possible de considérer que son analyse première et/ou didactique, ses contrôles le positionnent dans la dit-mention du dire, et que son ou ses analysants ne puissent pas faire objet a quant à lui. Son aspiration, à littéralement incarner la psychanalyse, en prenant place d'analyste dans l'espace de l'expérience analytique, le positionne sur les rives du savoir psychanalytique, et ce en concourant à en développer l'expression conceptuelle. Bien entendu, dans les temps et moments qu'y font attaches, comme ceux des articles, et séminaires. L'analyste devient le porteur de la psychanalyse, et non porté des objets de désir. C'est pour cette raison qu'il ne peut se réjouir, ni s'affliger des « avancées » d'évolution de ses analysants ; il n'est pas du pain du bien-être, ou du soin. Comment, ne pas de nouveau s'halluciner dans le réjouir (ou re-jouir), sauf à en être, non du désir d'être analyste, mais du savoir par ce désir inédit.

Thierry Piras

## **Du désir d'analyste !**

**S**urgit ici, un questionnement sur la structure de deux affirmations que sont «le désir de l'analyste», tel Lacan nous en parle et la forme d'expression «désir d'analyste», rencontrée dans divers écrits, qui, d'écriture différente dans l'apparence, en fait deux expressions qui indiqueraient néanmoins forcément une même vérité. L'élosion qui fait passer du de l' au d' produit comme un raccourci pour, du désir, arriver plus rapidement à l'Analyste qui ne fût qu'empreint de la question de son propre désir tout au long de l'expérience de son analyse. Comment l'analysant, forcément en prise avec son désir inextinguible, peut-il arriver au désir d'analyste qui fait nomination du savoir de la castration ? C'est avec la découverte insupportable de la castration imaginaire que l'analysant, en reconnaissance de la fonction phallique, vers ce qui fait fin de l'analyse, peut faire scission d'avec l'Autre maternel et s'être en sujet sexué. Il fait ainsi identification de l'objet a en cause de son désir. Si le sujet par l'acte d'analyse s'est frotté aux berges de sa méconnaissance (sur l'inconscient) sur ce qu'il en est de son désir, de sa jouissance, du transfert, de son manque, il n'en reste finalement pas moins que l'Analyste en vient à s'aliéner à ce savoir nouvellement acquis. Ce désir d'analyste, désir va se nouer du désir premier pour faire pont et perpétuer une vérité reconnue, l'inconscient, celle que Lacan nous décrit «Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire tout, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel»<sup>1</sup>.

Autrement dit, le désir de l'analyste «n'a rien à faire avec le désir d'être psychanalyste»<sup>2</sup> comme nous le dit Lacan. L'envie de l'analysant autour du vouloir une fonction, qui serait celle d'être en place de l'Analyste supposé savoir, relève du champ du désir qui fait sa quête durant sa cure. Il s'agit alors de la volonté d'avoir une fonction voire un pouvoir que celle-ci conférerait. Ainsi donc, s'être du désir d'Analyste, à son tour, se jouerait donc d'un tour et d'un retour par une demande (consciente) répétitive qui s'articule avec le désir (inconscient) comme Lacan nous l'explique avec la topologie à l'aide du tore<sup>2</sup>, en tant que surface fermée de révolution, à seulement mettre en évidence le trou du manque au centre que cerne le tore, à savoir l'objet en cause du désir, l'objet a.

---

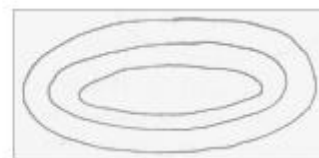
1 (Télévision, J. Lacan, 1973)

2 Autres écrits, J. LACAN, Seuil, Paris 2001 p. 271





Tours de la demande



Tour du désir

L'Analyste se doit de ne pas rester dans cette confusion qui est d'imaginer obtenir un pouvoir sur un autre, l'analysant, que donnerait cette fonction et qui ne ferait que signer davantage son incomplétude issue de l'Autre maternelle et son impossibilité à s'être en sujet de l'inconscient. Cela ne peut que le renvoyer tout au contraire à la jouissance qui ne se démarque, elle, d'aucun pouvoir ni savoir, sinon justement celui de faire franchir une porte qui fait passage de la méconnaissance, celle qui signerait que l'Analyste n'en aurait pas atteint à la reconnaissance de sa jouissance et du transfert et ne pourrait alors «sous-tenir» le transfert d'un analysant autre que lui-même.

Si le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même comme nous le dit Lacan<sup>3</sup>, ce n'est pas à dire que pour lui tout va lui être permis, mais seulement à ce que le désir de savoir lui vient avec son corollaire, le devoir. Or la question de son propre désir empreint l'analysant, futur Analyste, jusqu'à la fin de l'analyse. Il peut ainsi le laisser encore dans l'envie consciente d'une fonction, tel un pouvoir dont il se sentirait encore dépossédé, faisant pour lui trou du manque, et donc, en lien étroit avec ce qu'il en est de la fonction phallique, au lieu de s'être approprié à lui-même en sujet sexué, à s'ex-tre. Ce sujet, non plus objet soumis de la fonction phallique, ne serait donc plus dans cette quête inextinguible dans la mesure où il sait ce qu'il en est de l'inconscient, autour de la reconnaissance de son désir et de sa jouissance qu'il va chercher simplement à sublimer. Finalement, après avoir dénoué les liens de son ignorance pour s'être acoquiné au savoir de l'horreur de la castration, le passage au sujet de l'inconscient fait celui qui sort de la cure être en position de s'en servir pour dominer sa jouissance et non l'autre, analysant à venir. Ainsi donc le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même<sup>4</sup> peut se compléter de la formule à condition qu'il ait été analysé lui-même pour entrer dans le champ du savoir de la castration, et, au-delà, de l'Oedipe qui fait structure de l'expérience analytique, à savoir le plus-de-jouir qui a siège l'Analyste, ceci conduit par le transfert jusqu'à ce que ce dernier s'épuise. Telle semble être la formation de l'Analyste qui relève plutôt d'une déformation de ses croyances passées ; elles explosent dans sa rencontre avec ce qu'il en est de l'inconscient, lieu du chaos. Quant à la formation reçue par l'Analyste, dans son expérience

<sup>3</sup> L'identification, Jacques Lacan, 7 mars 1962

<sup>4</sup> Proposition du 9 octobre 1967, Autres Écrits, J. Lacan.

analytique, elle est de celle qui produit du changement par le relâchement des résistances. Elle se prolonge de cet apprentissage à la découverte et la reconnaissance de l'inconscient dans la cure. Il y a acquis l'existence de l'inconscient et que, ce qui «travaille» le savoir inconscient, loin de la poussée vers la conscience du refoulé, est bien plutôt son envers, la jouissance qui y obvie. C'est ce que va témoigner l'Audition En-passe, produite pour des passeurs, qui fait synthèse de cette expérience personnelle et redonne, dans le temps de sa présentation orale et écrite à ces passeurs, retour d'une tension aux résistances encore réactivées face à elle, et peut-être enfin lors de la délibération par le cartel qui fait jury.

L'analyste permet donc fondamentalement de prendre la place d'où l'analysant va tirer par l'extrusion des signifiants parolés sa jouissance. Et du fait qu'il s'y prête et que s'est créée la relation au transfert, l'analysant peut continuer à parler et se mener au bord du trou du manque et de sa jouissance encore ignorée, mais bien à la limite du supportable. Ce dernier, mené ainsi, parvient en fin d'analyse à trouver le chemin du retour vers son désir et à réussir dans la maîtrise de sa jouissance, tout du moins dans ce qu'il en reste à sa charge, avec épuisement du transfert. L'enjeu du désir du psychanalyste est là, ce qui faisait Lacan traiter l'Analyste de saint<sup>5</sup> (5), celui qui se met «à faire le déchet», le saint étant «le rebut de la jouissance».

Du désir de l'Analyste à se nommer comme tel et surtout à s'être comme tel en parlêtre, sujet lucide en ce qui concerne ses limites sur le savoir sur l'inconscient, il ne peut se satisfaire du seul acquis expérimental donné par son analyse aux fins de ne pas rester à une façade qui serait manifeste pour continuer à s'in-sinuer dans ce qui est de l'inconscient. Sa formation autour de ce qui relève de l'inconscient fait rencontre avec une somme de symptômes et d'un certain quantum de souffrances inhérentes à son ancienne condition dans la cure. Les résistances de défense furent l'expression du refoulement dont il fit l'apprentissage et qu'il devient alors en mesure de reconnaître. Fort de ces expériences en investigation de l'inconscient et de l'étendue de ce qu'il est forcément indéterminé et indéterminable, l'Analyste a acquis une certaine capacité dans la maîtrise de la jouissance, mais non pas d'une totalité qui reste inaccessible. Mais il continue à apprendre, car il sait n'avoir point atteint le sommet de son art dont, paradoxalement, le but lui semble de plus en plus éloigné. Il continue à étudier parce que plus il apprend de ce qui relève de l'inconscient, des mécanismes de défense et du transfert, et plus il reconnaît avoir à en apprendre. Il peut alors en devenir le révélateur et s'inscrire de la transmission sur l'inconscient. Ainsi donc, il est en devoir de transmettre les modalités d'identification de ce qui est inconscient, donc de ce qu'il en est du désir, de la jouissance et de l'Autre. Il doit pouvoir transmettre l'appropriation des méthodologies analytiques et ce qu'il

---

5 Télévision, Jacques Lacan, Seuil, 1973.

en est du transfert et de sa gestion, dans le prolongement de Sigmund Freud et de Jacques Lacan d'une part et de Thierry Piras dans notre Cercle, dont les (S)éminaires et intensifs font production tout au long de l'année, d'autre part.

Effectivement, la transmission ne se satisfait pas d'être l'enseignement d'une théorie conceptualisée en laquelle règneraient des exigences d'objectivité et de reproductivité. Une transmission qui se veut de et sur l'inconscient laisse annoncer de s'exercer à la présentation de travaux de réflexions et de questionnements, individuellement et en cartels, de participer activement aux (S)éminaires et didactiques intensifs dans une participation orale active et créatrice, tout autant qu'il a pour autre devoir, dans le sens responsabilités, de s'engager sur la voie de sa supervision puisqu'un Analyste n'a pas à se tenir quitte une fois pour toutes envers son inconscient. Autrement dit la maîtrise acquise, qui n'est pas d'une totalité, ne l'est pas non plus à tout jamais.

Ainsi donc, Le désir de savoir de l'analyste n'opère pas seulement dans les champs des cures qu'il conduit, il opère subséquemment dans le champ de l'élaboration et de la recherche par lesquelles il soutient, avec d'autres, la poursuite de l'expérience autour de l'inconscient. Freud nous a souligné la dimension éthique de ce désir de savoir. Et Lacan fait émerger la notion de désir de l'analyste dans les dernières séances du séminaire «L'éthique de la psychanalyse»<sup>6</sup> dans lequel il reprend un ensemble de questions autour de ce désir de l'analyste : qu'apporte de neuf la découverte freudienne au champ de l'éthique ? Qu'en est-il des idéaux de la psychanalyse ? Quelle position soutient l'analyste au regard de la demande qui lui est faite par le patient qui s'adresse à lui ? Comment s'orienté-t-il par rapport à une demande de guérison, mais aussi bien par rapport à la demande de bonheur qui se loge au coeur de la demande de guérison ? Questions que chaque Analyste en devenir ou installé est, dans les responsabilités de sa fonction, en devoir de se poser et à se questionner régulièrement, au même titre que la supervision fait régularité de mise au point de ce qu'il en resterait ou ferait retour de son désir et de sa jouissance pour lui et en lui. L'inconscient n'est pas un réservoir que l'on puisse définitivement vider une fois pour toutes par l'extraction des chaînes de signifiants reçus par l'Analyste lors de la libre association de la séance analytique.

Chantal Belfort

---

6 Plus précisément le 22 juin 1960